

PIERRE SAMSON

## Le combat des dieux

*Ce matin rendons à l'azur aux oiseaux à l'herbe un hommage  
À la santé de ces inventions sublimes qui vont répondre de l'éternité  
Insouciantes la jeunesse érectile des garçons la langueur de la chaleur  
Notre bonne humeur devenue une seconde nature  
Écoute c'est un désir étrange capable d'engloutir même l'abîme  
Celui où la vie afflue en nous comme la vague dans la mer  
Pour voir sourire l'ordinaire il faut en faire le deuil  
Personne ne fera un vœu aussi précis qu'un mourant*

Dominique Robert

En passant, je concentrerai mes neurones sur le roman, je suis trop herborubéolien — ou herbes-rougésien — pour faire justice à mes collègues poètes.

Je me suis fait deux promesses après avoir accepté la généreuse invitation de l'Académie des lettres du Québec.

La première, de rester à l'abri de Wikipédia et d'éviter ainsi le Charybde de l'érudition superficielle et automatique quitte à m'éventrer contre le Scylla des insuffisances avouées.

J'ai aussi juré de me tenir le plus loin possible de Thanatos qui, avec notre ami ailé, forme le tandem truculent du music-hall littéraire québécois, j'ai nommé Thymus et Ti-Gousse, duo trop souvent invité sur scène pour traduire notre détestation pathologique de la sexualité. Cette association pratiquement pavlovienne de l'amour physique et de la mort n'est, selon moi, qu'une version laïcisée — quoique... — de notre héritage catholique volupticide, si vous me passez le terme. Thanatos a autant, sinon plus à voir avec Arès ou Héra qu'avec notre Chérubin.

De fait, je vous propose un duo drôlement plus divertissant, du fait qu'il se livre un duel immémorial : Mesdames, Messieurs je vous présente Éros et Onan.

Au Québec, Éros est mourant, j'en ai bien peur. Au mieux, il est en piteux état, déplumé comme notre alouette emblématique. Je ne sais qui blâmer pour cette situation tant il y a de candidats possibles. Mais avant de tendre un doigt accusateur, auscultons le malade.

Pour avoir eu le privilège de faire partie de jurys littéraires, j'ai pu constater le désert érotique dans lequel nous nous perdons. Oh, les ébats ne manquent pas, mais je trouve que les Québécois ont le sexe triste. S'il n'est pas la souillure qui menace de nous déshonorer, il est une manifestation de névrose, sinon de psychose.

Ainsi, les ersatz du Réjean Ducharme de *L'avalée des avalés* et, dans une moindre mesure, du Jacques Ferron de *L'amélanchier* ne manquent pas d'occasions de publier. Hélas. C'est comme si la littérature québécoise devait traduire une vision asexuée des choses, soutenue par une sagesse de vestale. Bref, le Québec comme nation d'adolescents à peine pubères confortablement nichés dans un bordel uni. Mais ça, plusieurs, dont David Homel, l'ont remarqué.

Sinon, les efforts d'Éros dans nos romans se concluent inmanquablement, me semble-t-il, en catastrophes, en preuves patentes d'un mal psychique grave. Le cul physique, victorieux, triomphant se rencontre trop rarement en prose.

Pourquoi en est-ce ainsi? Est-ce parce que les Québécois forment une nation stérile? Oh, j'entends déjà les protestations, mais un examen de conscience, d'un genre que notre catholicisme rampant défavorise de toute manière, s'impose. Doit-on reprocher à cet héritage catholique l'aversion qu'une sexualité « débridée » — pour reprendre une expression jadis à la mode — nous inspire? Ou est-ce plutôt l'océan puritain dans lequel nous baignons depuis plus de deux siècles? Sans doute.

Greffons-y l'individualisme échevelé qui plante ses racines de plus en plus profondément depuis, disons, l'évanouissement du communisme, et je crois que nous tenons une bonne piste: si le sexe est une souillure, le plaisir est une manifestation du Mal et l'amour physique, une occasion d'accumuler — mais de façon compulsive — un capital de jouissance pour sa consommation personnelle.

Et je crois qu'une partie du problème se manifeste ainsi : désormais, les plaisirs charnels ne sont que des opportunités d'enrichir, d'épicer sa petite existence. Il ne s'agit plus de disséminer les occasions de jouissance, mais de solliciter une attention de tous les instants. Nous sommes passés du « *15 minutes of fame* » de Warhol, aux 24 heures d'attention dues au nourrisson.

Il ne s'agit plus de partage du plaisir — ce qui serait, somme toute, ecclésial, proche du catholicisme —, de joies physiques séminales et libératrices. Nous en sommes à provoquer des plaisirs comme on débusque le gibier pour en faire des trophées. Aucune manifestation d'amour, mais soif de possessions, au pluriel, réelles ou symboliques.

En littérature, la sexualité prend ainsi la place d'éléments de définition de soi parmi d'autres. Une souffrance sexuelle illustre la difficulté de vivre dans une société abandonnée au culte du soi, un Québec, je vous ferai remarquer, exempt de guerre, de famine, de peste, d'événements cataclysmiques hormis les occasionnels trente centimètres de neige en février, une société où un bouchon de circulation est un « enfer », un univers culturel tout occupé à — pour nous situer historiquement — débattre de la venue ou non d'un chanteur rock condamné pour homicide sans remettre en question toute l'aventure théâtrale à laquelle il a été convié.

En effet, je soutiens que cet onanisme intellectuel cause aussi un autre handicap : la difficulté de plonger sous la surface de ce que nous aimons appeler « les événements ». Et, personnellement, j'en tremble. Sans vouloir me faire oiseau de malheur, je redoute les pires débordements, comparables à ceux que nous nous étions promis de ne jamais oublier, car ils seraient basés sur la conviction d'avoir nécessairement raison, une conviction renforcée par le credo populaire courant : « Pour pouvoir aimer l'autre, il faut d'abord s'aimer soi-même ». Onan l'emporte sur Éros. Faux. Je professe le contraire.

Pour moi, et je sais que mon propos recoupe celui d'André Roy, le cas récent de Bertrand Cantat sert de symptôme bénin à un mal grave : les esprits supposés être les plus éclairés ont élu le fait divers paris-matchien au détriment des institutions que

nous, en tant qu'Occidentaux, nous sommes données. Onanistes jusqu'à la moelle, ces esprits échauffés préfèrent la décharge instantanée de la vengeance à la volupté accessible à tous : dans le cas du chanteur concerné, celui de créer, de se fondre avec nous tous et toutes, de participer à la production des plaisirs.

Mais, demanderez-vous, de quel droit Samson fait-il la leçon? Eh bien, je crois que ce que certains considéreraient comme un détail me le permet : je suis un homosexuel de l'ère pré-sida. Le plaisir, celui qu'on prend, mais surtout celui que l'on voit naître chez l'autre est pratiquement une raison supplémentaire sinon centrale de vivre. Il est l'expression de son humanité propre.

Cet Éros est intégré à ma vie, il en constitue un combustible vital et, soyons modernes, non pas fossile : renouvelable. Il m'a poussé à écrire sur le désir et son assouvissement et à les révéler dans chaque manifestation de vie dépeinte dans mes romans : un vol à la tire dans *Le messie de Belém*, un plongeon dans *Un garçon de compagnie*, la jouissance de l'abandon dans le troisième, le sexe comme exercice, comme voie d'indépendance dans le dernier. Mon prochain livre traite, justement, du caractère éphémère du plaisir sexuel, de la mécanisation du sexe, de sa *consommation* comme celle de tout autre produit, tangible ou virtuel, de la corrélation entre appauvrissement de la langue et réification d'un corps réduit à un simple facteur de transport dans ce triste marché des extases, plaisirs privés de la montée qui, non seulement les accompagne, mais leur donne une réelle force. Un sens.

Éros doit supplanter Onan et retrouver son rôle fertilisant, sa capacité de rapprocher les humains et de les rendre mutuellement irrésistibles et libres d'une culpabilité greffée à une soif malade de propitiation.

Il y a peu, je m'amusais sur Facebook, ce réseau qui m'apparaît de plus en plus comme la salle des pas perdus des autistes que nous sommes en voie de devenir. Et j'ai eu une illumination en pondant l'un de ces statuts débiles et, nécessairement, superficiels. En effet, j'ai écrit « Vive le cul centrifuge, à bas le cul centripète »!

J'en fais ma devise.